

POUR UNE ANALYSE ARGUMENTATIVE DE LA TEMPORALITÉ : L'EXEMPLE DE « QUAND »

Marion CAREL
EHSS

RÉSUMÉ

Cet article se propose de montrer que les indications temporelles que l'on inscrit classiquement dans la signification de quand découlent en fait d'une organisation argumentative première. La discussion est menée sur des exemples d'emplois antéposés de quand tirés du premier des Trois contes de Flaubert. Sont distingués deux emplois de quand : l'emploi cohésif dans lequel les deux propositions reliées par quand sont considérées comme décrivant deux facettes d'un même événement, et l'emploi unitaire dans lequel les deux propositions sont reliées en un enchaînement argumentatif dont l'interprétation causale est laissée libre.

ABSTRACT

This article intends to show that temporal indications that are usually assigned to the meaning of fr. quand (eng. when) derive from an argumentative configuration. All the cases that will be analysed are pre-posed quand attested in Flaubert's Trois contes. We will distinguish three uses of quand: a cohesive use, that links two propositions that are considered as describing two facets of the same event, and a unifying use which links two propositions to form an argumentative sequence, which opens to a possible causal lecture.

Fidèles aux études qui ont fondé la théorie de l'Argumentation Dans la Langue dont elles sont toutes issues, les théories argumentatives du sens (je pense à la Théorie des Stéréotypes d'Anscombe (Anscombe 2001), à la Sémantique des Possibles Argumentatifs de Galatanu (Galatanu 2007), ou encore à la Théorie des Blocs Sémantiques dont il sera question ici) se sont essentiellement intéressées aux conjonctions dites logiques (*mais, pourtant...*) et au lexique. Pas ou peu de travaux sur la temporalité. On notera dans ce sens que l'article de Ducrot sur l'imparfait (Ducrot 1979) ne s'inscrit pas dans le cadre de la théorie de l'Argumentation Dans la Langue. À la suite de Lescano et de son étude de *maintenant* (Lescano 2012), je me

propose d'explorer le champ de la temporalité en m'intéressant à la conjonction *quand*.

J'insiste sur le fait que ce sont les emplois les plus temporels de *quand* qui vont m'intéresser, des emplois auxquels on s'accorde généralement à donner la fonction sémantique de dénoter la date de l'événement¹ décrit dans la proposition principale (ce serait le cas de (1)) ou une date précédant celle de l'événement décrit dans la proposition principale (ce serait le cas de (2)²) :

- (1) quand Pierre entra, une porte claqua
emploi de *quand* qui signalerait la simultanéité
- (2) quand Pierre fut entré, il posa son sac
emploi de *quand* qui signalerait l'antériorité

(voir par exemple Borillo 1988, Vogeleer 1998, Le Draoulec 2006 ou Benzi-toun 2013). L'étude de ces emplois sera menée dans le cadre de la Théorie des Blocs Sémantiques (TBS), selon laquelle un rôle central doit être donné, dans la constitution de la signification, aux enchaînements de propositions par une conjonction de la famille de *donc* (enchaînements normatifs) et aux enchaînements de propositions par une conjonction de la famille de *pourtant* (enchaînements transgressifs) : tout énoncé, selon la TBS, est *paraphrasable* par des enchaînements normatifs ou transgressifs, enchaînements qui constituent ce que j'appelle des « enchaînements argumentatifs ». Il s'agira donc de montrer qu'il est possible de réduire l'emploi « temporel » de *quand* à un assemblage d'enchaînements normatifs ou transgressifs, tout comme il est possible de réduire les discours en *mais* à un tel assemblage. Dans cette optique, les indications temporelles constitueront seulement des effets de sens, découlant d'une organisation argumentative première.

Plus précisément, je m'intéresserai aux emplois antéposés de *quand*, parmi lesquels se trouvent aussi des emplois moins temporels, comme (3) :

- (3) quand il faisait beau, Pierre sortait en forêt
emploi dit « semi-causal » de *quand*

¹ Je prends dans cet article le mot « événement » au sens non technique de « fait ».

² L'analyse temporelle de (2) pourrait se discuter – ce qui est peut-être un premier indice de sa difficulté théorique. Si l'on comprend en effet *Pierre fut entré* comme renvoyant au processus d'entrée, *quand* marque une succession – c'est l'analyse que Borillo (1988 : 72) propose de *quand la salle fut vide, on ferma les portes*. Si l'on comprend *Pierre fut entré* comme renvoyant à l'état résultant de son entrée (ce dont le passé antérieur semble un indice), *quand* semble par contre marquer la simultanéité, encore que les questions de simultanéité deviennent oiseuses étant données la durée de l'état et la ponctualité de l'événement que constitue la dépose du sac. J'ai ici privilégié l'approche de Borillo car l'auteur remarque que le *quand* de (2) est remplaçable par *une fois que*, ce qui n'est pas le cas du *quand* de (1). (2) semble donc bien faire allusion à une *succession*.

Si de tels emplois de *quand* semblent plus clairement argumentatifs, ils posent cependant un problème à la TBS car l'interprétation causale n'est pas obligatoire. La temporalité fournit une manière d'expliquer cela : (3) constaterait la coïncidence répétée du beau temps et de la sortie de Pierre, et cette répétition rendrait possible l'interprétation causale, sans l'imposer. Comment une sémantique argumentative peut-elle faire cette distinction entre un ordre, disons pré-causal, et un ordre causal ? Il faudra bien sûr aussi répondre à cette question.

Mon article aura trois parties, correspondant à chacun des types d'emploi dégagés par l'approche temporelle : l'emploi qui signalerait la coïncidence, l'emploi qui signalerait l'antériorité et l'emploi semi-causal. La discussion sera menée sur des exemples du premier des *Trois contes* de Flaubert, *Un cœur simple*, texte qui, par sa qualité littéraire, assure la richesse des emplois. Pour chaque exemple, l'analyse temporelle classique sera remplacée par une analyse argumentative.

Ce projet, je l'admets, ressemble un peu à un défi sportif. Il s'agit en effet d'utiliser une théorie, la Théorie des Blocs Sémantiques, construite à partir de l'étude de connecteurs d'allure logique comme *mais* et de termes évaluatifs comme *courageux*, et de l'appliquer à un domaine descriptif et objectif qui n'est pas le sien, mais concerne une caractéristique temporelle des événements, la simultanété. J'espère cependant montrer, sur les exemples que je présenterai, que l'approche classique rencontre en fait des difficultés et que l'approche argumentative permet de les éviter. La datation des événements n'est pas un phénomène linguistique central.

1. L'EMPLOI DE « QUAND » RÉPUTÉ AVOIR POUR CARACTÉRISTIQUE SÉMANTIQUE DE MARQUER LA COÏNCIDENCE TEMPORELLE DE DEUX ÉVÉNEMENTS

1.1. Succès et difficultés de l'approche temporelle

L'exemple qui m'intéressera prend place au début de la quatrième partie d'*Un cœur simple*. Virginie, la petite fille de la maison où Félicité travaille comme servante, et Victor, son neveu matelot, sont tous les deux morts, et c'est maintenant au perroquet Loulou que la servante s'est attachée. C'est de lui et d'elle qu'il s'agit :

Exemple A

M. Paul, un jour, eut l'imprudence de lui souffler aux narines la fumée d'un cigare ; une autre fois que Mme Lormeau l'agaçait du bout de son ombrelle, il en happa la virole ; enfin, il se perdit. Elle l'avait posé sur l'herbe pour le rafraîchir, s'absenta une minute ; et, **quand elle revint, plus de perroquet !** D'abord elle le chercha dans les buissons, au bord de l'eau et sur les toits, sans écouter sa maîtresse qui lui criait : « Prenez donc garde ! vous êtes folle ! » Ensuite... (Flaubert, *Un cœur simple* : 88)

Je laisserai de côté la description du rôle de la subordonnée dans l'ensemble de la construction textuelle (est-ce la subordonnée en *quand* qui ouvre la scène de la recherche affolée et l'oppose au calme qui précédait ? s'agit-il, comme l'emploi de *d'abord* placé au début de la phrase suivante, de ce que Charolles (1995) appelle un introducteur de cadre ?), pour me concentrer sur les liens entre la subordonnée en *quand* et la proposition principale dont elle dépend grammaticalement. C'est en effet pour décrire le lien entre ces deux propositions que l'on recourt à la notion de simultanéité temporelle.

L'exemple (A) constituerait un cas du même type que (1) *quand Pierre entra, une porte claqua* : la disparition du perroquet serait déclarée contemporaine du retour de Félicité. Plus précisément, l'occurrence de *plus de perroquet* signifierait dans le texte de Flaubert un événement – et non un état – et l'énoncé de Flaubert serait équivalent à une formule comme *quand elle revint, il n'y eut plus de perroquet*. Certes, la forme grammaticale *quand elle revint, il n'y avait plus de perroquet* serait plus conforme aux habitudes mais l'imparfait de sa principale, associé au passé simple de la subordonnée, ferait de l'absence du perroquet une circonstance du retour de Félicité. Or tel n'est pas le sens de l'énoncé de Flaubert, qui confronte le retour de Félicité à un autre événement : l'absence du perroquet advient au moment du retour de Félicité et la surprend.

D'inspiration frégéenne (Frege 1892/1971), cette analyse temporelle a le très clair mérite d'expliquer pourquoi la proposition subordonnée et la proposition principale constituent sémantiquement un tout : la proposition subordonnée serait le nom propre d'un instant, celui du retour de Félicité, et instancierait le prédicat Etre Absent de la proposition principale ; le prédicat Etre Absent s'appliquerait à la fois à Loulou, au lieu où il se trouvait et enfin à la valeur temporelle déterminée par la subordonnée en *quand*. Les deux propositions grammaticales de (A) constitueraient de cette manière une unique proposition sémantique.

La cause de ce succès est cependant en même temps la raison des difficultés de l'approche temporelle classique. Car, si l'on admet que la subordonnée sert seulement à dater l'événement dont il est question dans la principale, on ne comprend pas pourquoi il est possible d'insérer dans l'exemple (A) un autre complément de temps sans produire pour autant de redondance :

Elle s'absenta et, cinq minutes plus tard, quand elle revint, plus de perroquet !

De même, on devrait pouvoir remplacer la subordonnée par n'importe quel autre nom de la même date, de sorte que (A) devrait être équivalent à l'énoncé (4) :

(4) Elle s'absenta et, cinq minutes plus tard, plus de perroquet !

Or quelque chose de (A) a disparu dans (4), non seulement bien sûr au sujet de Félicité (il n'est plus communiqué qu'elle revint), mais également au sujet du perroquet. Il y a de l'énoncé (A) à l'énoncé (4) un changement de point de vue : c'est Félicité qui constate l'absence du perroquet dans (A) tandis que, dans (4), il s'agit du point de vue du narrateur. De plus, ce changement de point de vue s'accompagne d'un changement de définition du lieu où Félicité a laissé le perroquet. Félicité est décrite par Flaubert comme ne retrouvant pas le perroquet, de sorte que, parallèlement, le perroquet est décrit comme ayant quitté *son* lieu, ou plutôt ce que Félicité considèrerait comme étant son lieu. Rien de tout cela dans (4) : il est seulement dit que le perroquet a changé d'endroit, sans que plus rien ne soit communiqué à propos du lieu. Ainsi, remplacer la subordonnée en *quand* par la locution *cinq minutes plus tard* amène un bouleversement dans la construction du sens de la principale. La subordonnée en *quand* de (A) ne sert pas seulement à dater l'événement dont il est question dans la principale. Elle influence la compréhension même de cet événement : le *plus de perroquet* de Flaubert signifie que le perroquet a quitté le lieu *que Félicité pensait être le sien*.

On peut multiplier les exemples :

- (5) Quand le temps était clair, on s'en allait de bonne heure à la ferme de Geffosses. La cour est en pente, la maison dans le milieu ; et la mer au loin apparaît comme une tache grise. Félicité retirait de son cabas des tranches de viande froide, et on déjeunait dans un appartement faisant suite à la laiterie. (Flaubert, *Un cœur simple* : 58)

L'exemple (5) apparaît au début de la deuxième partie du conte. Félicité vient d'être recrutée par Mme Aubain, et le texte développe les habitudes de la maison à l'intérieur de paragraphes respectivement introduits par les expressions *tous les jeudis*, *chaque lundi matin*, *à des époques indéterminées* et enfin, ici, *quand le temps était clair*. Outre qu'elle structure le texte, la subordonnée en *quand* constitue avec la principale une proposition générale. La présence de *de bonne heure* dans la principale gêne cependant la lecture causale et je retiendrai l'interprétation de (5) qui ne voit pas dans le temps clair la raison de l'horaire des départs. L'approche temporelle classique décrirait (5) comme (A). L'allusion à la clarté du temps aurait pour fonction sémantique de dénoter une famille de jours que la variable temporelle du verbe *s'en aller* prendrait alors pour valeurs. (5) ne communiquerait de cette manière qu'une seule proposition dont le verbe serait *s'en aller*, le sujet grammatical, *on*, et les compléments, *de bonne heure*, *à la ferme de Geffosses* et enfin *quand le temps était clair*. La subordonnée daterait les départs, sans les expliquer.

Pour réel que soit le succès du résultat précédent, qui permet de distinguer fréquence et causalité, une telle analyse rencontre cependant, je l'annonçais, les mêmes difficultés que l'analyse proposée pour (A). Pourquoi, par exemple, ne peut-on pas remplacer la subordonnée de (5) par

n'importe quel autre nom des mêmes jours ? Pourquoi (5) n'est-il pas équivalent à l'énoncé (6) ou à l'énoncé (7) ?

- (6) tous les premiers du mois, on s'en allait de bonne heure à la ferme de Geffosses
- (7) régulièrement, on s'en allait de bonne heure à la ferme de Geffosses

En effet, selon (5), la famille va à Geffosses pour se promener, pique-niquer, profiter du beau temps. Or, rien de cela dans (6) ou dans (7), qui pourraient appartenir à un récit de la levée des loyers dans les fermes de Mme Aubain. La subordonnée de (5), comme celle de (A), ne se limite donc pas à dater l'événement décrit par la principale – ou encore à signaler un point de vue (cf. Vogeleer 1998) : elle influence la nature même de l'événement ; le *on s'en allait de bonne heure à la ferme de Geffosses* de Flaubert signifie qu'on s'en allait de bonne heure pour profiter du beau temps.

L'approche temporelle classique est donc insuffisante. Outre une éventuelle capacité à dater, les subordonnées de l'exemple (A) ou de l'exemple (5) ont une autre fonction. La proximité que la conjonction *quand* établit entre les contenus des deux propositions est plus forte qu'une simple coïncidence de dates entre événements. Je me propose de décrire ce lien fort dans le cadre de la sémantique argumentative. On verra alors que la construction argumentative permet de prévoir la simultanéité des événements décrits par la proposition subordonnée et par la proposition principale : elle ne s'ajoute pas à la construction temporelle classique mais la remplace.

1.2. Analyse argumentative de l'énoncé (A) *quand elle revint, plus de perroquet !*

La description de l'exemple (A) se fera en deux temps. Sera d'abord décrit, dans ce paragraphe, le sens de l'exemple (A) – ou, pour être exacte, le sens que j'attribue à (A) ; puis sera décrit, dans le prochain paragraphe, le rôle de *quand* dans la construction de ce sens – ce rôle est le même quelle que soit la lecture que l'on fasse de (A).

Grosso modo – c'est l'interprétation que je retiendrai –, l'énoncé (A) *quand elle revint, plus de perroquet* signifie que Félicité ne retrouva pas Loulou. L'événement est décrit par des fragments, des propositions qui ne le décrivent pas tout entier – Félicité revient, le perroquet n'est plus là – et la confrontation de ces fragments, leur mise ensemble à l'intérieur d'une unique scène, par la conjonction *quand*, conduit à comprendre que Félicité ne retrouva pas Loulou. Non qu'il soit *dit* que Félicité ne retrouva pas Loulou : les deux propositions *elle revint* et *plus de perroquet* communiquent seulement deux des contenus qui seraient communiqués par *elle ne retrouva pas le perroquet*. Mais la conjonction *quand* impose de considérer ces deux contenus comme les facettes d'un même Événement et il se trouve que le signifié de *elle ne le retrouva pas* peut jouer le rôle de cet Événement.

Plus techniquement, la proposition complexe communique les deux contenus argumentatifs suivants, respectivement exprimés par la proposition principale et la proposition subordonnée :

MIS EN AVANT : *le perroquet était là avant son départ pourtant il n'était pas là à son retour*, compris comme concrétisant Y ÉTAIT AUPARAVANT DANS CE QUE X PENSE ÊTRE LE LIEU DE Y PT NEG Y EST DANS LE LIEU QUE X PENSE ÊTRE LE LIEU DE Y ;

MIS EN ARRIÈRE : *elle revint pourtant elle ne le trouva pas*, compris comme concrétisant X EST DANS LE LIEU QUE X PENSE ÊTRE LE LIEU DE Y PT NEG X TROUVE Y.

Les termes techniques « mis en avant » et « mis en arrière » sont une reprise des notions que Ducrot (1972) désignait par les termes « posé » et « présupposé ». Ils décrivent la fonction des contenus dans l'organisation générale du texte conformément à la « loi d'enchaînement » de Ducrot. Les éléments « mis en avant » sont articulés les uns aux autres et constituent le maillage principal du texte ; les éléments « mis en arrière » peuvent avoir divers rôles, comme participer à la cohésion générale du texte ou compléter sémantiquement un contenu mis en avant – une étude précise de ces divers rôles conduirait sûrement à abandonner la notion globale de « mise en arrière » au profit de notions particulières correspondant à chacun de ces rôles. L'emploi de *quand* signale que le contenu mis en arrière complète sémantiquement le contenu mis en avant.

Par ailleurs, on aura noté que les contenus argumentatifs mis en avant et mis en arrière par l'énoncé (A) sont doubles, constitués à la fois d'un enchaînement argumentatif et d'un schéma « concrétisé » par l'enchaînement et dont le nom apparaît en majuscules. La tradition logiciste interprète ces schémas, lorsqu'il s'agit d'enchaînements normatifs, comme les garants des enchaînements (l'enchaînement *la lecture du livre était difficile donc Marie ne l'a pas acheté* serait garanti, par exemple, par la croyance INUTILE DC NEG ACHAT). Une telle interprétation est cependant impossible dans le cadre de la TBS qui met en parallèle les enchaînements normatifs et les enchaînements transgressifs – il serait absurde de parler du « garant » d'un enchaînement en *pourtant*. De ce fait, les schémas argumentatifs sont interprétés par la TBS comme les moules, ou encore les formes, des enchaînements : le terme technique est « aspect argumentatif » mais, pour ne pas risquer d'introduire de confusion avec la notion d'aspect utilisée dans les études classiques des temps grammaticaux, je parlerai, dans cet article, de « schéma » argumentatif. L'enchaînement argumentatif représente ainsi ce qu'il y a d'anecdotique dans la réalité décrite (l'énoncé (A) concerne par exemple Félicité et Loulou) tandis que le schéma argumentatif représente la nature de la réalité décrite. Dans notre description de l'exemple (A), c'est ainsi le schéma argumentatif du contenu mis en avant qui explicite que le *plus de perroquet* de Flaubert signifie que le perroquet a quitté le lieu *que*

Félicité pensait être le sien. C'est le schéma argumentatif du contenu mis en arrière qui explicite que le *elle revint* de Flaubert signifie qu'elle revint dans le lieu qu'elle pensait être celui du perroquet. Notons enfin qu'enchaînement et schéma sont bien sûr tous les deux donnés par l'énoncé comme relatifs à la même réalité : l'enchaînement « concrétise » le schéma argumentatif.

Comment l'emploi de *quand* a-t-il participé à cette construction argumentative ?

1.3. Description de l'emploi cohésif de « quand »

On propose de remplacer l'hypothèse temporelle, selon laquelle les deux propositions reliées par l'emploi de *quand* dans (A) signifieraient deux événements de même date, par l'hypothèse, argumentative, que les deux propositions grammaticales ont pour contenus deux facettes d'un même Événement linguistiquement désignable. Tout l'enjeu est, bien sûr, de préciser ces notions de « facette d'Événement » et d'« Événement linguistiquement désignable ». Je m'inspirerai pour cela de la notion de « trait sémantique », dont je retiendrai deux caractéristiques : d'une part, le fait que les traits sémantiques s'ajoutent à l'intérieur de la signification pour constituer une unique propriété ; d'autre part, le fait que les traits sémantiques constituent précisément les traits d'un terme de la langue.

Commençons par la capacité de la signification des termes à fusionner les divers éléments sémantiques qui la constituent. Utiliser un mot de la langue dans un discours ne revient pas à énoncer en vrac ses divers traits : copeaux en quelque sorte d'un même Prédicat, ils apparaissent comme un tout au moment de l'énonciation. La signification argumentative des mots eux-mêmes a la même propriété. Prenons l'adjectif *courageux*. Sa signification comporte plusieurs schémas, parmi lesquels PÉNIBLE PT FAIT et BIEN DC FAIT : l'énoncé *Pierre a été courageux d'intervenir lors de la réunion* signifie à la fois qu'il n'était pas facile d'intervenir et que Pierre est intervenu à juste titre – de sorte que, si l'on avait voulu communiquer que l'intervention était pénible et en même temps inutile, il aurait fallu utiliser la conjonction *mais* et dire *Pierre a été courageux d'intervenir mais c'était inutile*. Or, malgré cette pluralité de contenus, l'énoncé *Pierre a été courageux d'intervenir lors de la réunion* apparaît comme un jugement unique. Lors de l'emploi du mot *courageux*, les contenus argumentatifs *intervenir était pénible pourtant Pierre est intervenu* (compris comme concrétisant PÉNIBLE PT FAIT) et *il fallait intervenir donc Pierre l'a fait* (compris comme concrétisant BIEN DC FAIT) apparaissent comme deux « facettes d'un même Événement ». Les schémas argumentatifs sont fusionnés par l'emploi même du mot *courageux* : ils sont présentés comme relevant d'un même Prédicat.

Cette capacité des noms et adjectifs à apparaître sémantiquement uns, cette opération linguistique, intérieure aux mots eux-mêmes et pas seulement à leurs occurrences, et qui consiste à réunir la diversité des schémas

argumentatifs inscrits dans leur signification, cette opération est également réalisable par des conjonctions. C'est le cas de certains emplois de *mais*, comme le montre la comparaison de (8) et de (9) – on imaginera que Marie, arrivée dans le Morvan, téléphone à Pierre resté à Paris :

(8) il fait beau mais il fait froid

(9) il fait beau mais froid

Alors que (8) adjoint à un premier jugement sur le temps une argumentation du type de *il fait froid donc je ne vais pas sortir* et donne ainsi un sentiment de concession, par contre (9) construit un unique jugement : la valeur « chaud », inscrite dans la signification de *faire beau*, est éliminée au profit de la valeur « froid » qui, ajoutée et fusionnée aux autres valeurs de *faire beau*, construit un nouveau terme *faire beau mais froid*. Les schémas sont présentés par (9) comme relevant d'un même Prédicat.

Ma première hypothèse sera que l'emploi de *quand* dans (A) a la même capacité fusionnante : les deux contenus argumentatifs, respectivement communiqués par les deux propositions grammaticales, sont donnés par la conjonction *quand* comme deux caractères d'un même Événement ; les deux schémas argumentatifs X EST DANS LE LIEU QUE X PENSE ÊTRE LE LIEU DE Y PT NEG X TROUVE Y et Y ÉTAIT AUPARAVANT DANS CE QUE X PENSE ÊTRE LE LIEU DE Y PT NEG Y EST DANS LE LIEU QUE X PENSE ÊTRE LE LIEU DE Y sont déclarés relever du même Prédicat. Cette première hypothèse explique l'unité de la proposition complexe.

Ma seconde hypothèse amplifiera la parenté que les propositions complexes en *quand* entretiennent avec les propositions simples. Il s'agira de dire que, non seulement l'emploi de *quand* fusionne en un unique Prédicat les schémas argumentatifs communiqués (première hypothèse), mais de plus qu'il impose que ce Prédicat ait un nom (deuxième hypothèse). C'est le cas de l'emploi de *quand* dans (A) dont les propositions expriment des schémas argumentatifs appartenant tous les deux à la signification de *ne pas retrouver*. On comprend ainsi pourquoi (A) signifie, grosso modo, que Félicité ne retrouva pas Loulou : les contenus argumentatifs de (A) constituent deux des contenus communiqués par *elle ne retrouva pas le perroquet*. On comprend également pourquoi chaque proposition de (A) influence l'interprétation de l'autre puisque l'instruction est donnée à l'interprétant de trouver un terme unique signifiant à la fois le schéma argumentatif de la subordonnée et le schéma argumentatif de la principale.

Je synthétiserai ces deux hypothèses en disant qu'un emploi de *quand* est « cohésif » lorsque la conjonction donne l'instruction d'interpréter les deux propositions grammaticales qu'elle relie par deux contenus argumentatifs dont les schémas appartiennent à la signification d'un même terme. C'est le cas de l'emploi de *quand* dans (A). Les propositions *elle revint* et *plus de perroquet* sont interprétées comme deux facettes de l'Événement *elle ne le*

retrouva pas : elles ne signifient pas deux événements dont les dates seraient identiques ; elles signifient deux fragments d'un unique Événement. C'est également le cas de l'emploi de *quand* dans (5) *quand le temps était clair, on s'en allait de bonne heure à la ferme de Geffosses* :

MIS EN AVANT : *on s'en allait certains jours de bonne heure à la ferme de Geffosses et donc on profitait du lieu*, compris comme concrétisant le schéma SE DÉPLACER POUR PROFITER DE L'EXTÉRIEUR DC PROFITER DE L'EXTÉRIEUR ;

MIS EN ARRIÈRE : *si le temps était clair, on profitait de la ferme de Geffosses*, compris comme concrétisant le schéma BEAU TEMPS DC PROFITER DE L'EXTÉRIEUR.

Les schémas des deux contenus appartiennent tous les deux à la signification de *profiter de l'extérieur*.

Cette description argumentative a une conséquence. Elle permet, je l'annonçais, de prévoir l'interprétation temporelle de (A). Facettes d'un même Événement, les fragments que les deux propositions signifient partagent de ce fait la date de l'Événement et apparaissent de la sorte comme simultanés.

En résumé, l'emploi cohésif de *quand* n'effectue pas un simple ajout, pondéré, du contenu de la principale et du contenu de la subordonnée. Contrairement à ce que défend la description classique, d'inspiration frégéenne, il ne constitue pas non plus, grâce aux deux propositions grammaticales, un contenu simple. À la manière des marqueurs discursifs, il « articule » les deux segments en imposant de les interpréter de manière à ce que leurs contenus concrétisent des schémas provenant de la signification d'une même expression. La temporalité de la subordonnée n'est qu'un effet de sens produit par les lectures réalistes de la construction argumentative.

2. L'EMPLOI DE « QUAND » RÉPUTÉ MARQUER L'ANTÉRIORITÉ DE L'ÉVÉNEMENT DÉCRIT PAR LA SUBORDONNÉE SUR L'ÉVÉNEMENT DÉCRIT PAR LA PRINCIPALE

L'approche temporelle ne distingue pas fondamentalement la structure de (2) *quand Pierre fut entré, il posa son sac* et celle de (1) *quand Pierre entra, une porte claqua* : à nouveau, la proposition complexe exprimerait un unique jugement dont le prédicat serait fourni par le verbe de la proposition principale et, à nouveau, la valeur temporelle de ce prédicat serait établie par comparaison à l'instant que dénoterait la proposition subordonnée. La différence résiderait dans la relation de comparaison : tandis que, dans (1), le claquement de la porte était déclaré contemporain de l'entrée de Pierre, par

contre, dans (2), la dépose du sac serait déclarée postérieure à l'entrée de Pierre³.

Nous allons voir à l'inverse que la structure argumentative de l'emploi de *quand* réalisé par (2) est très différente de celle de l'emploi cohésif de *quand* réalisé par (1) : ce ne sont plus deux contenus fusionnés mais bien un seul contenu argumentatif qui est ici communiqué. Je parlerai d'emploi unitaire de *quand*.

2.1. Difficulté de l'approche temporelle

L'exemple qui va m'intéresser constitue la première phrase de la partie III. Félicité est installée dans la famille. Paul, le fils de Mme Aubain, vient de partir en pension et Félicité reporte toute son affection sur Virginie. Je donne la dernière phrase de la partie II et la première phrase, en *quand*, de la partie III :

Exemple B

Mais une occupation vint la distraire ; à partir de Noël, elle mena tous les jours la petite fille au catéchisme.

Quand elle avait fait à la porte une genuflexion, elle s'avancait sous la haute nef entre la double ligne des chaises, ouvrait le banc de Mme Aubain, s'asseyait, et promenait ses yeux autour d'elle. (Flaubert, *Un cœur simple* : 64-67)

Certains auteurs (Borillo 1988 : 72 ; Riegel 2011 : 849...) considèreraient que cet emploi de *quand* met en relation le mouvement de genuflexion et l'entrée, et soutiendraient que *quand* marque l'antériorité. Un argument dans ce sens est que, contrairement à l'emploi de *quand* dans l'exemple A, l'emploi de *quand* dans l'exemple B est remplaçable par *une fois que* (voir la note 2 à la première page de cet article). On pourrait objecter, en se rappelant le premier emploi, que cela fait trop de fonctions pour une seule conjonction et que la description manque d'unité, mais les tenants d'une telle approche pourraient répondre que *quand* marque en fait la non-postériorité de l'événement de la subordonnée par rapport à celui de la principale, et ainsi redonner une certaine unité, négative, à la définition de *quand*. Je laisserai de côté cette question, pour parler d'un point qui me semble plus important : le fait que cette approche temporelle assimile l'emploi de *quand* dans (B) et l'emploi de *après que* dans (10) :

- (10) après qu'elle avait fait à la porte une genuflexion, elle s'avancait sous la haute nef

De même pour (11) et (12), qui reprennent au passé antérieur et au passé simple les exemples (B) et (10) :

³ Je renvoie à la note 2 et à Borillo (1988) pour une discussion de la relation temporelle établie par *quand* entre les dates des faits décrits par la proposition subordonnée et par la proposition relative.

- (11) quand elle eut fait à la porte une génuflexion, elle s'avança sous la haute nef
- (12) après qu'elle eut fait à la porte une génuflexion, elle s'avança sous la haute nef

et de même encore pour (13) et (14), fabriqués à partir de (11) et (12) en remplaçant le groupe verbal *faire une génuflexion* par un groupe verbal, *parler à Jean*, qui n'a aucun lien culturel avec l'entrée dans l' glise :

- (13) quand elle eut parlé à Jean, Marie s'avança sous la haute nef
- (14) après qu'elle eut parlé à Jean, Marie s'avança sous la haute nef

Or il y a entre (13) et (14) une différence. C'est que (13) fait de la conversation avec Jean un préalable à l'entrée. La fin de la conversation n'est pas la cause de l'entrée, mais la conversation devait être achevée, avoir atteint son but, pour que Marie puisse s'avancer. Dans (14), par contre, cette corrélation disparaît : *après que* isole les deux actions, qui sont données comme indépendantes. (On notera dans ce sens que la modification de *s'avança* par *sans raison* est plus difficile, moins attendu, dans la principale de (13) que dans la principale de (14).)

Il en va de même pour (11) et (12). Certes, la génuflexion est, pour les catholiques, un préliminaire à l'entrée dans une  glise, de sorte que vraisemblablement (12), comme (11), décrit les étapes d'un processus. Mais cela est linguistiquement dit par (11) et seulement sous-entendu par (12). Que l'on remplace *une génuflexion* par *deux génuflexions* et le phénomène appar t clairement : *quand* présente toujours les génuflexions comme un préalable à l'entrée tandis que *après que* isole cet événement de celui de l'entrée. Il en va encore de même pour (B) et (10). Il est bien sûr difficile d'imaginer que le personnage de (10), régulièrement, fait précéder par hasard son entrée d'une génuflexion, de sorte que la génuflexion semble un préalable nécessaire à son entrée. Mais cela est un sous-entendu du caractère répété de la suite génuflexion-entrée. L'exemple de Flaubert impose par contre, de par sa signification même, que l'événement décrit par la subordonnée soit un préalable à celui décrit par la principale, sans qu'il y ait besoin de prendre en compte le caractère répété de la succession, ni de tenir compte des pratiques catholiques.

On peut multiplier les exemples :

- quand elle  t travaillé, elle se coucha
après qu'elle  t travaillé, elle se coucha

L'énoncé en *quand* présente l'achèvement du travail comme un préalable au coucher ; l'énoncé en *après que* donne comme indépendants les deux actions. Or cette différence, l'approche classique n'en rend pas compte : elle ne permet pas de distinguer ces deux énoncés ; elle ne permet pas de distin-

guer (13) de (14), (11) de (12), ni enfin (10) de (B) ; elle ne permet pas de distinguer *quand* et *après que*.

Le problème, dans ses grandes lignes, ressemble ainsi au problème rencontré lors de l'étude de l'exemple (A). L'approche temporelle classique est insuffisante. Bien sûr, la gémflexion de Félicité est antérieure à son entrée ; bien sûr, l'indication sur les dates, telle que l'approche classique la prévoit, est vraie. Mais ce rapport temporel ne permet pas de prévoir que la gémflexion est, dans (B), donnée comme un préalable. C'est cette difficulté de l'approche temporelle que je me propose de pallier en remplaçant la description classique de (B) par une description argumentative. L'emploi de *quand* relie les événements décrits par la subordonnée et la principale plus fortement que simplement par leurs dates.

2.2. Analyse argumentative de l'exemple (B)

Comme la description de (A), la description de (B) se fera en deux temps : je décrirai d'abord le sens que je donne à (B), pour isoler ensuite le rôle de *quand* dans la construction de ce sens.

Mon hypothèse est que la proposition complexe (B) communique l'unique contenu argumentatif :

MIS EN AVANT : *elle obtenait par une gémflexion la possibilité d'entrer et donc s'avançait sous la haute nef entre la double ligne des chaises, compris comme concrétisant le schéma ACHÈVEMENT D'UN PRÉALABLE À ENTRER EN TANT QUE CATHOLIQUE DC ENTRER EN TANT QUE CATHOLIQUE*

Le schéma argumentatif décrit la nature de l'événement. L'entrée dans l'église se fait, non pas une fois que le mouvement de gémflexion est terminé dans le temps, mais une fois que, « achevée », la gémflexion a atteint son but, obtenir la possibilité d'entrer. On notera également que le terme « gémflexion » n'apparaît pas dans le schéma argumentatif, mais seulement dans l'enchaînement : la gémflexion est un moyen circonstanciel de permettre l'entrée ; c'est en tant que préalable qu'elle conduit à l'entrée. Par ailleurs, j'ai fait le choix interprétatif de dire qu'il ne s'agit pas, dans (B), d'un simple déplacement vers l'intérieur, mais d'une entrée de Félicité en tant que catholique. Sous l'interprétation que je retiens, la nature de l'habitude décrite par (B) est ainsi différente de la nature de l'événement décrit par (15) :

(15) quand il eut sonné, l'inspecteur de police poussa la porte et entra

et qui se réduit à ACHÈVEMENT D'UN PRÉALABLE À ENTRER DC ENTRER. Enfin, l'enchaînement argumentatif évoqué par (B) relie par la conjonction *donc* (une reformulation de) la proposition subordonnée à (une reformulation de) la proposition principale.

On peut faire une analyse parallèle de l'exemple (16) :

- (16) Elle lui procura du linge, tâcha de nettoyer son bouge, rêvait à l'établir dans le fournil, sans qu'il gênât Madame. Quand le cancer eut crevé, elle le pansa tous les jours, quelquefois lui apportait de la galette, le plaçait au soleil sur une botte de paille. (Flaubert, *Un cœur simple* : 83-84)

Il y est question des soins que Félicité donne au père Colmiche dans cette période transitoire où, séparée, par la mort, de Virginie et de Victor, Félicité ne s'est pas encore tournée vers le perroquet Loulou (fin de la partie III). A nouveau, l'événement décrit dans la principale (le dévouement de Félicité pour Colmiche) est présenté comme ayant eu un préalable, allusion qui disparaît dans (17) et dans (18), respectivement obtenus à partir de (16) en remplaçant *quand* par *après que* et en remplaçant le passé antérieur par un passé simple :

- (17) après que le cancer eut crevé, elle le pansa tous les jours
 (18) quand le cancer creva, elle le pansa tous les jours

(17) isole les deux événements que sont l'éclatement du cancer et le pansement, et, à l'inverse, (18) – si on ne le comprend pas comme un emploi cohésif de *quand* – décrit l'éclatement du cancer comme la raison des pansements : ni l'un, ni l'autre, ne décrivent les pansements de Félicité comme ayant eu un préalable. Seul (16) communique :

MIS EN AVANT : le cancer par son éclatement devint pansable et donc elle le pansa tous les jours, compris comme concrétisant le schéma ACHÈVEMENT D'UN PRÉALABLE À PANSER DC PANSER

D'autres interprétations de (B) ou de (16) sont possibles. On peut ainsi comprendre que Félicité entre dans l'église comme simple accompagnatrice de Virginie – la fin de la phrase, *et promenait ses yeux autour d'elle*, serait un argument pour cette interprétation : la genuflexion serait alors l'équivalent d'une sonnette et le schéma exprimé par (B) serait ACHÈVEMENT D'UN PRÉALABLE À ENTRER DC ENTRER. De même, on peut réinterpréter (16) en s'appuyant sur le fait que cet énoncé est introduit dans le texte de Flaubert par l'énoncé *la bonté de son cœur se développa* et peut donc exprimer ACHÈVEMENT D'UN PRÉALABLE À FAIRE LE BIEN DC FAIRE LE BIEN. Dans tous les cas cependant, les schémas argumentatifs seraient du même type : joint à deux temps grammaticaux corrélés (plus-que-parfait et imparfait, passé antérieur et passé simple, ...), l'emploi antéposé de *quand* impose la construction d'un unique contenu argumentatif ayant pour schéma ACHÈVEMENT D'UN PRÉALABLE À FAIRE Q DC FAIRE Q.

2.3. Description de l'emploi unitaire de « quand »

Un pas reste à faire pour distinguer le rôle de *quand* du rôle des temps grammaticaux dans cette famille d'exemples. Je dirai que l'emploi de *quand* est unitaire lorsqu'est construit un unique contenu argumentatif et, à

l'intérieur de ce contenu, un enchaînement argumentatif constitué de la proposition subordonnée suivie de la proposition principale ; l'emploi unitaire de *quand* n'impose par contre pas le *schéma argumentatif*.

Mon hypothèse sera que (B) réalise un emploi unitaire de *quand* et que le type du schéma argumentatif des exemples comme (B) est imposé par l'équilibre des temps grammaticaux. Non que cet équilibre de temps impose, à lui seul, le schéma argumentatif ACHÈVEMENT D'UN PRÉALABLE À FAIRE Q DC FAIRE Q : nous avons vu que, reliées par *après que*, les deux propositions *le cancer eut crevé* et *elle le pensa tous les jours* ne suffissent pas à communiquer ACHÈVEMENT D'UN PRÉALABLE À PANSER DC PANSER. Mais l'antériorité que marquent les formes verbales composées par rapport à leurs formes simples corrélées, cette antériorité dont Benveniste dit qu'elle « ne reflète pas un rapport chronologique qui serait posé dans la réalité objective » (Benveniste 1966 : 247), cette antériorité prend, lorsqu'elle est exprimée à l'intérieur d'un contenu argumentatif unique, la forme ACHÈVEMENT D'UN PRÉALABLE À FAIRE Q DC FAIRE Q. L'emploi de la conjonction *quand* dans (B) impose l'unicité du contenu argumentatif et, dans ce contexte, c'est l'équilibre des temps grammaticaux qui impose le schéma argumentatif ACHÈVEMENT D'UN PRÉALABLE À FAIRE Q DC FAIRE Q.

C'est ce lien fort, établi par le schéma argumentatif entre l'événement auquel fait allusion la subordonnée et l'événement auquel fait allusion la principale, qui est à l'origine de l'interprétation temporelle des emplois de *quand* de la famille de (B). Structure de l'enchaînement qui le concrétise, le schéma ACHÈVEMENT D'UN PRÉALABLE À ENTRER EN TANT QUE CATHOLIQUE DC ENTRER EN TANT QUE CATHOLIQUE présente, décrit, dit que la génuflexion à laquelle (B) fait allusion est un « préalable » à l'avancée sous la haute nef. Temporellement interprétée, la notion de préalable devient une relation d'antériorité chronologique. L'analyse temporelle découle du sens même du schéma argumentatif – de ce que la TBS appelle son « bloc sémantique ».

En résumé, l'occurrence de *quand* dans l'exemple (B) a une fonction différente de celle qu'elle avait dans l'exemple (A). Alors qu'en emploi cohésif, elle conduisait à seulement associer le contenu argumentatif exprimé par la subordonnée et le contenu argumentatif exprimé par la principale, la conjonction *quand* conduit en emploi unitaire à la construction d'un unique contenu argumentatif, dont l'enchaînement relie argumentativement la subordonnée et la principale et dont le schéma argumentatif est libre. Les temps grammaticaux de (B) imposent ensuite, dans ce contexte argumentatif, un schéma du type ACHÈVEMENT D'UN PRÉALABLE À FAIRE Q DC FAIRE Q, schéma dont le sens même prévoit la lecture temporelle classique.

3. L'EMPLOI DE « QUAND » RÉPUTÉ MARQUER UNE SEMI-CAUSALITÉ

L'emploi semi-causal dont il va être maintenant question constitue, comme (B), un emploi unitaire de *quand* : il impose la construction d'un unique contenu argumentatif ; il impose que l'enchaînement évoqué soit constitué de la proposition subordonnée suivie de la proposition principale ; et il n'impose pas le schéma argumentatif. Cette indifférence au schéma argumentatif distingue l'emploi unitaire de *quand* des opérateurs causaux. On verra également, dans ce cadre, que le schéma argumentatif peut être déclaré inexprimé par le texte, et enfin qu'il peut être transgressif.

3.1. Difficulté de l'approche temporelle

Je m'intéresserai à l'exemple (C) :

- (C) La bonté de son cœur se développa. Quand elle entendait dans la rue les tambours d'un régiment en marche, elle se mettait devant la porte avec une cruche de cidre, et offrait à boire aux soldats. Elle soigna des cholériques. Elle protégeait les Polonais, et même il y en eut un qui déclarait la vouloir épouser. (Flaubert, *Un cœur simple* : 83)

L'exemple (C) apparaît à la fin de la troisième partie : il précède immédiatement l'épisode du père Colmiche. Selon l'approche temporelle, sa signification est construite de la même manière que celle de (5) *Quand le temps était clair, on s'en allait de bonne heure à la ferme de Geffosses* : la subordonnée de (C) dénoterait des moments – ceux où Félicité entend des tambours – et, binaire, le prédicat signifié par *se mettre devant sa porte* serait appliqué, d'une part à Félicité, d'autre part à ces moments. Comme la description temporelle de (5), cette description temporelle de (C) a un mérite – elle explique l'unité sémantique de la proposition complexe –, et la contrepartie négative de ce mérite : elle ne parvient pas à expliquer pourquoi le remplacement de la subordonnée par un autre nom des mêmes moments (par exemple *tous les mercredis*) change le sens de (C). De plus, et c'est ce qui m'intéressera ici, elle empêche de prévoir la semi-causalité de (C). On peut certes défendre que le locuteur de (C) signale une répétition de coïncidences et que l'interprétation causale est inférée de cette répétition. Mais, pour être possible, cette inférence exige que (C) *communiqué* que les moments auxquels Félicité a entendu les tambours des régiments sont précisément ceux de ses sorties avec du cidre. Or cet élément est absent de la description temporelle de (C) qui se réduit à l'application du prédicat *se mettre devant sa porte* à Félicité et à un certain nombre de valeurs temporelles. L'ajouter, c'est se résoudre à perdre l'unité sémantique de (C).

De plus, il existe des emplois semi-causaux de *quand* qui font allusion à une seule coïncidence, de sorte que la pluralité des coïncidences ne semble pas être à l'origine de la semi-causalité des exemples :

- (19) Pas à pas, et les mains jointes, elles allaient vers l'autel tout illuminé, s'agenouillaient sur la première marche, recevaient l'hostie successivement, et dans le même ordre revenaient à leurs prie-Dieu. Quand ce fut le tour de Virginie, Félicité se pencha pour la voir ; et, avec l'imagination que donnent les vraies tendresses, il lui sembla qu'elle était elle-même cette enfant ; sa figure devenait la sienne, sa robe l'habillait, son cœur lui battait dans la poitrine ; au moment d'ouvrir la bouche, en fermant les paupières, elle manqua s'évanouir. (Flaubert, *Un cœur simple* : 69)

Le passage décrit la première communion de Virginie. À la différence de l'énoncé en *parce que* (20) :

- (20) Félicité se pencha parce que c'était le tour de Virginie

L'énoncé (19) en *quand* n'est pas causal. Le tour de Virginie est, pour Félicité, une occasion de partager la vie de la petite fille, non la cause immédiate de son mouvement. Mais le tour de Virginie ne constitue pas pour autant la simple date du mouvement de Félicité. En se penchant, cette dernière réagit au fait que c'est le tour de Virginie : le remplacement de *quand ce fut le tour de Virginie* par *à six heures* ou *quand le prêtre toussa* changerait le sens de (19). Il faut trouver un intermédiaire entre la causalité, trop forte, et la temporalité, trop faible.

3.2. Analyse argumentative des exemples

Je ferai l'hypothèse que (19) réalise un emploi unitaire de *quand*. Un seul contenu argumentatif est communiqué, enchaînant la proposition subordonnée et la proposition principale :

MIS EN AVANT : *ce fut le tour de Virginie donc Félicité se pencha*, compris comme concrétisant le schéma IL Y A UNE OCCASION DE PARTICIPER DC Y FAIT EFFORT POUR PARTICIPER

La nature de l'événement, c'est-à-dire le schéma concrétisé par l'enchaînement, n'est par contre pas imposée par *quand*. Elle est ici déterminée par le groupe verbal de la proposition principale (*se pencher pour la voir* indique à la fois un effort – se pencher – et un but – la voir, participer à sa vie) mais, dans d'autres exemples, elle est décrite par des termes du texte extérieurs à la proposition complexe en *quand*. C'est le cas de l'exemple (C) :

MIS EN AVANT : *Si elle entendait dans la rue les tambours d'un régiment en marche, alors elle se mettait devant la porte avec une cruche de cidre*, compris comme concrétisant PERCEVOIR SOUFFRANCE DC RÉCONFORTER

Il s'agit à nouveau d'un emploi unitaire de *quand*. Un seul contenu argumentatif est construit, dont l'enchaînement relie la subordonnée à la principale, mais dont le schéma, non décrit par *quand*, provient cette fois de la signification argumentative du terme *bonté* : introduit textuellement par *la*

bonté de son cœur se développa, (C) doit être lu comme un exemple de bonté, un effort pour atténuer la souffrance d'autrui.

La double détermination du contenu argumentatif, par l'énoncé en *quand* et par le texte, instaure parfois un décalage entre les mots de l'enchaînement, entrelacés par *quand*, et le schéma argumentatif : dans l'enchaînement évoqué par (C), il est question d'entendre les tambours et de se mettre devant la porte avec du cidre ; dans le schéma, il est question de percevoir une souffrance et de reconforter. Ce décalage a ici un effet de légère dérision – il serait trop fort de parler d'ironie car Flaubert a de la sympathie pour Félicité. Le comportement de Félicité semble exagéré. Non dans le fait d'apporter du cidre aux soldats – le journal d'août 1914 de Lucien Jacques, publié dans *Les Carnets de Moleskine*, raconte des comportements semblables :

Quittons Marchéville à 6 heures du matin. Passons Maizeray ... Buzy, village cosu où les habitants reçoivent la troupe avec des seaux d'eau fraîche égayée d'absinthe ... Saint-Jean-les-Buzy ... d'autres encore. Marche interminable, zigzagante.

L'enthousiasme un peu débordant de Félicité transparait dans le fait qu'elle perçoit une souffrance dès les tambours d'un régiment. Ce décalage, cette dérision, sont une conséquence de l'emploi unitaire de *quand* qui, non causal, n'impose pas le schéma argumentatif.

3.3. Emploi unitaire de « quand » et semi-causalité

Trois propriétés distinguent l'emploi unitaire de *quand* d'un opérateur causal.

La première est que les mots des propositions grammaticales reliées par un emploi unitaire de *quand* apparaissent comme de simples indices du schéma argumentatif (dans les termes de la TBS, *quand* impose seulement qu'ils soient caractérisants). Un enchaînement n'est pas, en effet, immédiatement lisible, en ce sens que sa donnée n'implique pas la donnée du schéma argumentatif qu'il concrétise. L'enchaînement argumentatif *elle obtenait par une genuflexion la possibilité d'entrer et donc s'avancait sous la haute nef entre la double ligne des chaises* peut être compris, nous l'avons vu, comme concrétisant le schéma ACHÈVEMENT D'UN PRÉALABLE À ENTRER EN TANT QUE CATHOLIQUE DC ENTRER EN TANT QUE CATHOLIQUE ou comme concrétisant le schéma argumentatif ACHÈVEMENT D'UN PRÉALABLE À ENTRER DC ENTRER – de sorte que l'exemple (B) peut être compris de deux façons. C'est là un phénomène général dont l'observation est la raison du caractère double qui définit les contenus, représentés à la fois par un enchaînement argumentatif et un schéma argumentatif. Or, un emploi unitaire de *quand* spécifie seulement l'enchaînement évoqué. Les termes des propositions grammaticales sont seulement des indices du schéma argumentatif, des manifestations circonstancielles de la nature de l'événement, des témoins de l'ordre causal.

La deuxième propriété de l'emploi unitaire de *quand*, rendue possible par la première, est qu'il autorise l'expression d'un contenu argumentatif que je qualifierai de « conceptualisant ». Certains énoncés en effet, s'ils évoquent des enchaînements et pointent vers un schéma argumentatif, ne font cependant pas allusion à un schéma argumentatif déjà construit, présent dans la signification de l'un de leurs termes ou introduit par le texte environnant. Le locuteur énumère des symptômes, des exemples, des indices d'une situation générale, sans supposer que cette situation générale a un nom et est connue indépendamment des exemples. L'enchaînement n'est pas l'exemple d'un concept connu mais un premier pas vers une conceptualisation. Le contenu communiqué comporte alors seulement des enchaînements, pointant vers un schéma, et qui servent à construire le schéma. Le contenu de la dernière phrase de l'extrait suivant est ainsi conceptualisant – le passage apparaît au tout début de la partie II de *Un cœur simple* et ouvre le récit de l'histoire d'amour de Félicité et de Théodore :

Un soir du mois d'Août (elle avait alors dix-huit ans), ils l'entraînèrent à l'assemblée de Colleville. Tout de suite elle fut étourdie, stupéfaite par le tapage des ménétriers, les lumières dans les arbres, la bigarrure des costumes, les dentelles, les croix d'or, cette masse de monde sautant à la fois. (Flaubert, *Un cœur simple* : 53)

On notera l'absence de *et* à la fin de l'énumération. Sont évoqués, un peu en vrac, des enchaînements, sans que le locuteur ne suppose que la réaction de Félicité ait un nom et que l'interprétant ait à le découvrir :

les ménétriers faisaient du tapage donc elle était étourdie (ou stupéfaite)
des lumières brillaient dans les arbres donc elle était étourdie (ou stupéfaite)
une masse de monde sautait à la fois donc elle était étourdie (ou stupéfaite)

Le contenu argumentatif est « conceptualisant ». Il en va de même, je l'annonçais, du contenu de certains emplois unitaires de *quand* :

- (21) L'idéal d'une vie humaine a toujours été pour moi celui-ci : la poésie de l'amour et du bonheur au commencement de la vie ; le travail, la guerre, la politique, la philosophie, toute la partie active qui demande la lutte, la sueur, le sang, le courage, le dévouement, au milieu ; et enfin le soir, quand le jour baisse, quand le bruit s'éteint, quand les ombres descendent, quand le repos approche, quand la tâche est faite, une seconde poésie ; mais la poésie religieuse alors, la poésie qui se détache entièrement de la terre et qui aspire uniquement à Dieu, comme le chant de l'alouette au-dessus des nuages. (Lamartine, première préface aux *Méditations Poétiques*)

Le locuteur de (21) se montre précisant, au cours du paragraphe, la raison du retour à la poésie. Ses premiers emplois de *quand* donnent lieu à des contenus conceptualisants, constitués d'enchaînements pointant vers des aspects non explicités :

le jour baisse donc on redevient poète
 le bruit s'éteint donc on redevient poète
 les ombres descendent donc on redevient poète.

Puis le *mais* établit la nature, religieuse, de cette seconde poésie, de sorte que sont finalement communiqués des contenus, non plus conceptualisants, mais conceptualisés :

le repos approche donc on chante Dieu, compris comme concrétisant APPROCHE
 DE LA MORT DC POÉSIE RELIGIEUSE

la tâche est faite donc on chante Dieu compris comme concrétisant APPROCHE DE
 LA MORT DC POÉSIE RELIGIEUSE

Les premiers contenus sont conceptualisants, les derniers, standards : les cinq emplois de *quand* sont tous les cinq unitaires. La conjonction impose l'enchaînement évoqué, sans imposer le schéma argumentatif exprimé, ni même donner l'instruction de le trouver déjà construit dans les mots employés.

Enfin, troisième et dernière propriété de l'emploi unitaire de *quand*, qui le distingue d'un opérateur causal, il n'impose pas la nature, normative ou transgressive, de l'enchaînement. Nous avons vu jusqu'ici des exemples évoquant des enchaînements normatifs, mais ces derniers peuvent être transgressifs, que la subordonnée soit au conditionnel comme dans l'exemple de Hugo, ou qu'elle soit à l'indicatif comme dans l'exemple de Flaubert :

- (22) Quand même grandirait l'abjection publique/ A ce point d'adorer l'exécrable trompeur [...]/ Quand le proscrit devrait s'enfuir de porte en porte [...]/ Je ne fléchirai pas ! (Hugo, *Les Châtiments*)
- (23) Dès lors, Félicité pensa exclusivement à son neveu. Les jours de soleil, elle se tourmentait de la soif ; quand il faisait de l'orage, craignait pour lui la foudre. En écoutant le vent qui grondait dans la cheminée et emportait les ardoises, elle le voyait battu par cette même tempête, au sommet d'un mât fracassé, tout le corps en arrière, sous une nappe d'écume ; ou bien – souvenirs de la géographie en estampes, – il était mangé par les sauvages, pris dans un bois par des singes, se mourait le long d'une plage déserte. Et jamais elle ne parlait de ses inquiétudes. (Flaubert, *Un cœur simple* : 74)

L'exemple (22) construit les enchaînements transgressifs *même si grandissait l'abjection publique à ce point d'adorer l'exécrable trompeur, je ne fléchirai pas* et *même si le proscrit devait s'enfuir de porte en porte, je ne fléchirai pas*. Et l'exemple (23), qui décrit les inquiétudes de Félicité après l'engagement de Victor au long cours, communique un contenu dont le schéma argumentatif est exprimé par *X pense exclusivement à Y* :

MIS EN AVANT : Même si Victor n'était pas concerné par l'orage, elle craignait pour lui la foudre, compris comme concrétisant NEG Y EST CONCERNÉ
 PT X PENSE À Y

4. BILAN

Mon but dans ce travail a été de montrer que les événements décrits lors d'un emploi antéposé de *quand* sont plus fortement reliés que par leurs dates. Nous avons étudié deux emplois, l'emploi cohésif, dont relèvent, en gros, les exemples réputés marquer la simultanéité, et l'emploi unitaire, dont relèvent à la fois les exemples réputés marquer l'antériorité et les exemples réputés instaurer une semi-causalité. Lors d'un emploi cohésif, les deux événements constituent deux facettes d'un même Événement : les deux propositions communiquent deux contenus dont les schémas argumentatifs appartiennent à la signification d'un même terme. Lors d'un emploi unitaire, un seul événement est décrit : les deux propositions sont imbriquées en un unique contenu, dont le schéma argumentatif est libre et dont l'enchaînement relie, normativement ou transgressivement, la proposition subordonnée et la proposition principale. Ces remarques ne suffisent bien sûr pas à une description complète de la conjonction *quand* – il faudrait étudier les contraintes de ces emplois. Elles ont visé à isoler les opérations qui, au fondement de l'emploi de *quand*, permettent d'expliquer l'influence sémantique de la subordonnée sur la principale et les relations temporelles qu'entretiennent, selon l'optique référentielle classique, les faits décrits.

Faudrait-il dépasser l'opposition de l'emploi cohésif, qui fusionne les aspects, et de l'emploi unitaire, qui imbrique les propositions en un seul enchaînement, et décrire tous les emplois antéposés de *quand* au moyen d'une seule opération, plus abstraite ? Je ne le crois pas, et, plutôt que de tenter de dépasser cette diversité des liens instaurés par l'emploi antéposé de *quand*, je voudrais au contraire, ce sera ma dernière remarque, mettre cette diversité en parallèle avec celle d'un autre phénomène, celui de la présupposition. On peut en effet distinguer au moins deux sortes d'énoncés à présupposés – je parlais dans Carel (2011) de présupposés « énonciatifs » et de présupposés « argumentatifs » :

(24) la voix qui m'est chère laissa tomber ces mots (Lamartine, *Le Lac*)

(25) de l'heure fugitive, hâtons-nous, jouissons ! (Lamartine, *Le Lac*)

L'exemple (24) introduit la célèbre plainte d'Elvire sur la fuite du temps : le contenu présupposé [il existe une voix m'est chère] est mis en arrière, le contenu posé [la voix laissa tomber ces mots] est mis en avant, et, fusionnés, ces deux contenus constituent un unique Événement. À l'inverse, l'exemple (25), qui appartient à la plainte d'Elvire, imbrique le présupposé [l'heure est fugitive] et le posé [il nous faut jouir du temps] en un seul contenu [l'heure est fugitive donc il nous faut en jouir]. L'alternance de la fusion et de l'imbrication, présente dans les emplois antéposés de *quand*, se retrouve parmi les énoncés à présupposés. La parenté de (24) et de l'emploi cohésif de *quand* ne suffit bien sûr pas à permettre la paraphrase de (24) par un emploi de *quand* : il y a à l'emploi de la conjonction des contraintes qui ne

sont pas remplies par le présupposé de (24). Mais l'unité sémantique de (24), comme celle de (A), tient à une fusion, et par là s'oppose à l'unité sémantique de (25), qui, comme celle de (B) et (C), tient, quant à elle, à une imbrication.

La nature et la variété des emplois de *quand* est à rechercher dans la nature et la variété des phénomènes de présupposition. Rien là qui concerne l'écoulement du temps.

BIBLIOGRAPHIE

- ANSCOMBRE J.-Cl. (2001). Le rôle du lexique dans la théorie des stéréotypes. *Langages* 142, 57-76.
- BENVENISTE E. (1966). *Problèmes de linguistique générale*. Paris : Gallimard.
- BENZITOUN Ch. (2013). Étude syntaxique de *quand* et *avant que* : entre rection, association et autonomie. *Langages* 190, 51-65.
- BORILLO A. (1988). Quelques remarques sur *quand* connecteur temporel. *Langue Française* 77, 71-91.
- CAREL M. (2011). La polyphonie linguistique. *Transposition. Musique et sciences sociales* 1, revue en ligne CRAL-EHESS.
- CHAROLLES M. (1995). Cohésion, cohérence et pertinence du discours. *Travaux de Linguistique* 29, 125-151.
- DUCROT O. (1972). *Dire et ne pas dire*. Paris : Hermann.
- DUCROT O. (1979). L'imparfait en français. *Linguistische Berichte* 60, 1-23.
- FLAUBERT G. (1877). *Trois contes* (« Un cœur simple »). Paris : Larousse, 2012.
- FREGE G. (1892). Über Sinn und Bedeutung. *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*. Trad. franç. dans *Ecrits logiques et philosophiques*. Paris : Seuil, 1971.
- GALATANU O. (2007). Sémantique des possibles argumentatifs et axiologisation discursive. In : D. Bouchard, I. Evrard, E. Vocaj (éds), *Représentation du sens linguistique 2*. Louvain-la-Neuve : Duculot-De Boeck, 313-325.
- HUGO V. (1853). *Les Châtiments*. Paris : Flammarion, 1999.
- JACQUES L. (1939). *Les Carnets de Moleskine*. Paris : Gallimard, 2014.
- LAMARTINE A. (1820). *Les Méditations Poétiques*. Paris : Gallimard, 2013.
- LE DRAOULEC A. (2006). De la subordination à la connexion temporelle. *Cahiers Chronos* 15, 39-62.
- LESCANO A. (2012). « Deux (autres) maintenant. Avec une application à l'analyse de *La Jalousie* de Robbe-Grillet ». In : Carel (éd.), *Argumentation et Polyphonie. De Saint Augustin à Robbe-Grillet*. Paris : L'Harmattan, 145-188.
- RIEGEL M., PELLAT J.-Ch., RIOUL R. (2011). *Grammaire méthodique du français*. Paris : PUF.
- VOGELEER S. (1998). *Quand* inverse. *Revue québécoise de linguistique* 26-1, 79-101.